

Enfin c'était l'arrivée à l'école. La cour des garçons, de l'autre côté du mur la cour des filles. Et gare, si nous avons eu l'impertinence de ne pas avoir salué telle ou telle personne en route ; le maître, Paul DEZOUCHES était déjà prévenu. Alors, à nous de nous expliquer. Nous avons essayé, sans trop nous arrêter d'arriver à l'heure.

Le soir, le trajet du retour durait plus longtemps. Un arrêt rapide chez Bruno, puis chez le « père » SENELLIER. Tout dépendait de l'intérêt que nous accordions à l'activité et si l'artisan était présent à son atelier.

On se dépêchait d'arriver chez la mère Alice. Cette vieille femme gardait sa pélerine sur ses épaules en toutes saisons. Elle attendait des volontaires, qui ne se faisaient pas prier pour aller remplir son seau d'eau au fond du chai de la maison BRUNET. En retour nous étions payés de deux ou trois caramels à 1 franc... en plus de ceux qu'on avait pu, par hasard, récupérer en plongeant une main rapide dans le bocal.

Arrêt obligatoire et prolongé à la maréchalerie THOMAS. Plein de choses à voir, ferrage d'un cheval, qui parfois pour son malheur se laissait aller à une érection. Un mélange de fumée et d'odeur de corne brûlée avec celle de la forge et d'odeur du charbon flottait à travers l'atelier. La forge d'un outil ou d'un soc de charrue. Un crachat sur l'enclume, le fer rouge à forger posé dessus, un coup de marteau et... une légère explosion...

Un peu plus bas arrêt à la fenêtre du « père » POUPARD, que nous trouvions, protégé de son

tablier en cuir, une chaussure sur les genoux pour lui recoudre un morceau ou refaire une semelle... Et depuis le haut jusqu'au bas du bourg, par les nombreuses personnes rencontrées, une éternelle question, « As-tu fait lire le maître d'école ? »

Un petit arrêt chez le « père » SIMONNET et parfois chez le vieux ronchon de « père » PERROCHON. Un jour d'inondation, refusant de quitter son atelier, il avait monté son tabouret sur une pile de pneus. Et il était là, comme un naufragé au milieu de l'eau qui avait envahi l'atelier.

Nous traînions un moment dans le fossé qui passait derrière leur maison où l'on trouvait des tritons.

De nouveau le pont de pierre et la Clouère. Avec le vent, les peupliers faisaient un bruit caractéristique qui n'appartient qu'à eux. Seuls ceux qui ont grandi sur les bords de la Clouère comprennent ce que je veux dire. Même chose avec l'odeur de la Clouère... Une année, le plan de Saint-Maurice fut nivelé au bulldozer. Occasion pour le maître d'école de nous sortir de la classe et venir sur place voir les travaux et en faire le sujet d'une rédaction. Mais, autre conséquence, la terre servit à remblayer les trottoirs, ou le semblant de trottoirs, autour du pont. Une nécropole avait été découverte par l'engin de terrassement. Eh bien, nous marchions au milieu de nombreux ossements mêlés à la terre. Qui s'en est plaint ?...

Dernière ligne droite jusqu'à l'ancienne Cure, avant de repartir un peu plus tard chercher le lait chez Emilienne GREMILLON, un pot de 2 litres. Mais après avoir fait les devoirs entre-temps. Demain on recommencera...



**1<sup>er</sup> rang de g à d :** Yves LACLOUERE, Jacques SOUIL, Annie TROMAS, Huguette MARTIN, Marie-France SENELLIER, Marie-Thérèse MASTEAU, Jacqueline SURAUD, Monique GUYONNET, x, Bernard MASSONNET.  
**2<sup>e</sup> rang de g à d :** Jean-Jacques CHEVRIER, Jacques GARREAU, x, Edouard SYCH, Jérôme SYCH, Jean ARLOT, Aimé FUMERON, Roger THOUVENIN, Maurice DELINEAU.



Dossier établi par Jean-Jacques CHEVRIER  
 Recherches documentaires de Jean-Jacques CHEVRIER  
 et Pierre CHEVRIER  
 Mise en pages Fernando COLLA  
**Centre Culturel - La Marchoise**  
 Centre de ressources « e-vellour » - Février 2023



La grande Communauté des enfants a perdu, même en milieu rural, cet espace de liberté et d'apprentissages qu'était le chemin de l'école.

Concernant les écoliers de Saint-Maurice-la-Clouère, les parcours étaient divers ; celui des enfants venant des fermes et villages (Chez Vécant, Le Fouilloux, La Coussière, Puy-Félix, les fermes de Galmoisin, etc) , long et souvent semi-nocturne, en pleine nature, n'était pas le même que celui que nous décrivons aujourd'hui, et qui était effectué par les enfants des trois familles habitant l'Ancienne Cure, en limite du territoire de Gençay ; ceux-là devaient traverser la rivière, puis tout le bourg, pour se rendre à l'école, soit environ un bon kilomètre. Mais quelle diversité ! Quelles rencontres ! Le bourg de Saint-Maurice était dans les années 1950 extrêmement animé, et les enfants apprenaient à connaître les artisans et commerçants qui se trouvaient quasi à chaque porte; ils croisaient les anciens qui les situaient dans leur parentèle en les saluant d'une blague ou d'un surnom familial ; la transmission communautaire s'exerçait à son plus haut niveau de richesse et de densité.

Aujourd'hui, le bourg n'a plus d'activité, et on ne voit plus de grappes d'enfants criards galoper pour se rendre à l'école ou en revenir.



Le petit déjeuner avalé, la toilette au chat effectuée, et en route. Nous partions de l'Ancienne Cure entre huit heures et demi et neuf heures moins le quart. Là nous étions limités ; car la route était longue. D'abord avec la famille ARLOT : Jean, Claude, Annick, Gérard... puis la famille METAYER qui la remplaça après que la première soit venue s'installer à Gençay : Josiane, Christian, Noëlla... et la famille CHARTIER, venue s'installer dans la cour du haut de l'Ancienne cure : Jean-Claude, Monique, Micheline, Robert...

Au plus, nous avons été treize. Nous étions très vite dispersés, ne restant que très rarement en groupe...

Aussitôt la Cure quittée, nous passions devant chez M. MERIGUET, le vétérinaire, la dernière maison à gauche. Lui on ne le voyait pas souvent dehors. En revanche son couple d'employés de



Les enfants de l'«Ancienne Cure» en 1956-57  
 Familles ARLOT, CHARTIER, CHEVRIER

maison était parfois visible, l'un ou l'autre, Jean ou Alphonsine.

En face, et sur la droite, un lieu et une construction qui ne manquait pas de nous intriguer. Elle nous semblait mystérieuse. Dans ce bâtiment était logé le corbillard à cheval avec gravés sur les pierres du dessus de la porte ces deux mots « Société Philanthropique ». Mais le bâtiment avait une autre origine. Un beau jour pourtant, il disparut sous les coups de pioche des démolisseurs (années 1970).

Nous traversons la Clouère. A l'époque le pont qui l'enjambait était en pierre. Lors de sa reconstruction, en 1955, nous devions traverser la Clouère sur une passerelle de bois. Celle-ci démarrait au bas du chemin Brun, dans les jardins et sortait à l'autre extrémité des autres jardins derrière chez le « père » GUILLAUD, Eugène de son prénom. De grands peupliers étaient plantés tout le long de la route, sur le côté gauche, montant très haut. A l'automne, les feuilles s'accumulaient sur les trottoirs. Nous passions dans ces amas de feuilles séchées. Nos pas faisaient entendre comme un bruit de feuilles de papier froissé.



Passé le pont, nous arrivions aux premières maisons du bourg. Une personne très souvent dehors, dès le matin, le « père » GUILLAUD, le charron, dont l'atelier à droite de la route ouvrait sur le plan de l'église. Un jour que la Clouère avait envahi le bas du bourg, le plan de l'église et son atelier, le « père » GUILLAUD, aidé du « père » DUDOGNON, équipés de leurs bottes, nous firent traverser l'étendue d'eau sur leur dos.

Arrivés dans le bourg, le matin, nous n'avions pas le temps de traîner.

Sur la gauche nous laissons l'atelier de saboterie du vieux ronchon de « père » PERROCHON, puis celui de la bourrellerie du « père » SIMONNET dont la fille fréquentait l'école mais chez les « grandes ». En face, Alphonse DUDOGNON, chaussé de ses bottes, ses deux mains dans les poches, se tenait devant sa porte.

De nouveau à gauche de la rue, la « mère » BIBAULT qui souvent, sortait vider dans le ca-

niveau, sa bassine pleine de l'eau de la dernière vaisselle. Son mari travaillait à la briqueterie.

Sur le plan de l'église, en majesté, trônait l'immense peuplier, l'arbre de la liberté planté en 1848. Un tronc énorme, des branches qui venaient jusque sur les toits des maisons. Ces maisons, il y avait celle de la famille SURAUD, plombiers-zingueurs. La fille, Jacqueline fréquentait la même école. Celle de la famille SEINE. Arsène Seine, les sonorités patronymiques plaisaient à nos oreilles. La fille Annick se rendait elle aussi à l'école. Puis celle de la famille SOUILLE, dont les enfants fréquentaient bien entendu l'école, Arlette, Jacques, Alain...Souvent, on se rencontrait, partant vers le même lieu...

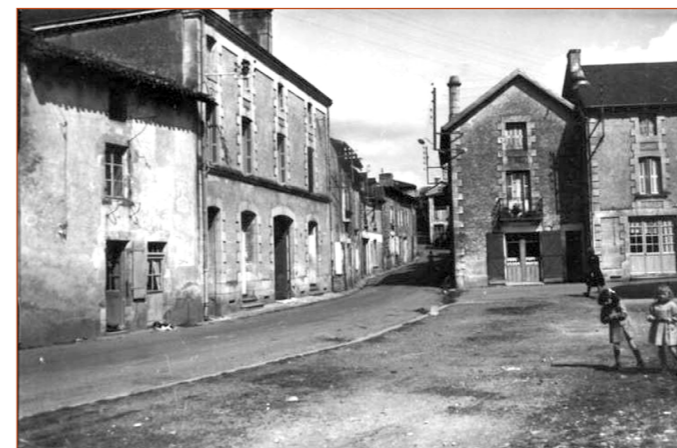


Le café POMPILIUS, toujours à gauche de la rue. A cette heure de la journée il connaissait peu d'activités. Celle du « père » POUZIOUX, François, employé communal, dont nous allions rencontrer dans la cour de l'école, la fille Françoise et le fils Alphonse. Le magasin de mademoiselle ROUSSEAU. C'est ici que nous venions nous approvisionner, en préparation de nos interminables parties, en marbres, verts, rouges, bleus, jaunes...et en toupies, toutes bleues. Et puis, surtout l'été, en fil de pêche.

En face, il était déjà en activité, l'atelier de menuiserie des frères CHAUMET, Roger et René. On croisait souvent René, traversant la route, qui rendait visite à mademoiselle ROUSSEAU ou qui en revenait.

Au fond d'une cour, toujours sur la gauche, était installée la famille DELCROIX, Marcel, le

charcutier et son épouse dont la fille, Hélène était une élève de l'école.



Sur la droite de la rue, le « père » POUPARD, dans sa cordonnerie. Roger POUPARD pouvait être déjà au travail à cette heure, assis à son veilloir, en contrebas de la route.

Puis l'épicerie VALADE, en contrebas elle aussi. Il y avait plusieurs marches pour descendre dans le magasin où tout le tour, des étagères regorgeaient de provisions.

Retour du côté gauche et à la maréchalerie de Charles THOMAS où déjà le marteau résonnait sur l'enclume. En face le magasin du couple avec des vélos présentés en vitrine. Michel, le fils, faisait partie des grands de l'école, et plus tard succéderait à son père.

Le chai de la maison BRUNET était rarement ouvert dès le matin. Un peu au-dessus mais toujours sur la droite, on arrivait à la ferme, propriété de la même famille. Dans les années 1950, c'était la famille MARTIN qui y était installée. Huguette et Alain étaient des élèves de l'école. Parfois nous laissions passer le troupeau de vaches qui prenait la « route du Christ » pour rejoindre des prés à pâturer.

Chez Millenne GREMILLON le bistrot n'était pas en activité non plus. Mais le couple exploitait un petit bout de « benasse » ; quelques vaches élevées produisaient du lait. Certains jours on pouvait accompagner le troupeau qui sortait de la cour par un grand porche et montait la rue qui passait devant l'école conduit par le « père » GREMILLON, sur la route de Chiré... Lorsqu'une décision de l'Etat, par le ministère de l'agriculture, imposa la consommation du lait à l'école nous étions désignés à tour de rôle, par deux, pour prendre et transporter le plein seau de lait qui chaufferait sur un gaz au fond de la classe, à la récréation de dix heures et à celle de trois heures..

Le « père » TANNEAU, Alex, lui, s'activait déjà dans son salon. D'un geste presté, les ciseaux d'une main, le peigne de l'autre, il relevait ses lunettes et nous regardait passer.

Un peu plus haut, Mme MARCHAND balayait son caniveau tout comme Mme GARAUD, parfois sous le regard de leur mari. Excellente occasion de voir tout ce qui se passait dans le bourg. Dans la cour, sur le côté de la maison, le magasin de graines. Le fils Jacky, allait aussi à l'école un peu plus haut.

Le « père » TOUCHARD avec ses chaussettes rouges dans ses sabots « bouloitait » par une porte... A gauche, la boulangerie BOBET voyait entrer et sortir les premières clientes. Le fils, Christian faisait partie de nos rangs.

Juste après on trouvait l'atelier du « père » SENELLIER, « mon fi », aux portes largement ouvertes.

Le café PAGE était au ralenti lui aussi à cette heure. Chez Bruno, le garage avait repris ses activités. Les conversations étaient enjolivées d'un fort accent italien et les « r » roulaient comme des billes.



Paul Dezouches (jeune)



Les enfants chantent la Marseillaise sous la direction du maître lors de la cérémonie d'inauguration du nouveau pont sur La Clouère en 1955